

# MONSIEUR NOSTRADAMUS

par

M<sup>lle</sup> Z. FLEURIOT.

ILLUSTRATIONS DE A. DE PARYS



Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2008 –



## CHAPITRE PREMIER

### L'ASTRONOME ET SON SATELLITE

Si il est à Paris un lieu qui ne participe guère au tumultueux mouvement de sa vie industrielle, commerciale et élégante, c'est la belle avenue de l'Observatoire. Au bout de l'avenue, formé par un quadruple rang d'arbres, s'élève l'Observatoire, assez modeste de proportions, mais fort majestueusement isolé, comme il convient au temple de cette science élevée, qui ne se vulgarise que dans les almanachs...

Un matin du mois de décembre, l'avenue était absolument déserte. Des nuées de pigeons picoraient en voletant, quelques chiens semblaient jouer au pugilat entre les arbres, et cette solitude enchantait une demi-douzaine d'écoliers qui débouchaient de la rue Cassini, la casquette sur le coin de l'oreille, la besace de cuir en bandoulière et les mains dans les poches.

« Finissons ici notre partie, il n'y a personne », dit celui qui marchait le premier.

Aussitôt de chaque poche sortit une toupie ornée de sa spirale de ficelle ; les casquettes furent lancées au pied des troncs d'arbres, et le plus grand des enfants prenait du champ pour lancer sa toupie, quand une voix cria :

« Attendez, laissez passer M. Nostradamus. »

La grille de l'Observatoire venait de se fermer derrière un vieillard suivi par une dame aux cheveux gris. Le vieillard était grand et portait sur de larges épaules une tête qui ne manquait pas de caractère. Son front — il avait son chapeau à la main — était scientifiquement bosselé, ses grands yeux à fleur de tête regardaient en haut et des lèvres pensives se dessinaient en relief sur des joues rasées avec soin.

La dame était courte et raide de taille. À travers les broderies d'un voile noir, on distinguait une longue figure blanchâtre, dont le trait saillant était un nez audacieusement busqué qui se terminait comme un V. Elle marchait à tout petits pas auprès du

majestueux vieillard, et, bien qu'ils fussent ensemble, chacun d'eux semblait parfaitement isolé de l'autre.

« Bonjour, monsieur Nostradamus », crièrent les enfants lorsque les deux promeneurs approchèrent.

Le regard du vieillard se baissa sur la troupe enfantine et il sourit très doucement.

« Bonjour, mes amis, dit-il en mettant son chapeau qu'il tenait à la main, par distraction sans doute.

— Quel temps fera-t-il demain, monsieur Nostradamus ? demanda un des joueurs, en regardant le ciel qui était bas et uniformément gris.

— Un temps charmant pour vous, écoliers. Demain vous pourrez vous battre à coups de boules de neige. »

Les enfants trépignèrent de joie.

« Demain il neigera, bien vrai, Monsieur ? s'écrièrent-ils.

— Demain il aura neigé. Ce soir et cette nuit il tombera probablement assez de neige pour que demain vous puissiez faire un bonhomme grand comme le maréchal Ney. »

De nouveaux cris d'enthousiasme saluèrent cette nouvelle.

« Je ferai un cheval de neige, s'écria un gamin.

— Moi, une sphère avec des montagnes.

— Moi, une citadelle avec des canons. »

Le vieillard sourit de nouveau et s'éloigna en disant à sa compagne :

« Quels êtres heureux que les enfants, Geneviève !

— Ils sont plus heureux qu'ils ne rendent heureux, Monsieur, répondit-elle assez maussagement.

— Pas toujours.

— Vous êtes la faiblesse même pour eux, mon pauvre ami, chacun le sait.

— Je ne dis pas. Je vous assure, Geneviève, qu'il y a une certaine analogie entre les vieillards et les enfants. Votre père le trouvait comme moi. Que de fois, le jeudi, nous nous sommes arrêtés dans cette avenue pour regarder jouer les écoliers ! Nous en oublions notre problème du jour.

— Mais vous vous rattrapiez le soir. Quand je disais à papa : « Pourquoi donc le jeudi ne voulez-vous point vous coucher à votre heure ordinaire ? » il me répondait : « C'est que Maurebel et moi avons babillé avec les enfants de l'avenue ». Je me souviens très bien du jour où ils vous appelèrent Nostradamus pour la première fois.

— Moi, je ne m'en souviens pas, Geneviève.

— Comment ! c'était le jour où nous prîmes l'appartement du troisième pour nous rapprocher de vous. Papa, qui était si gai, me dit : « Il faut acheter les dragées, ma fille, car notre repas d'inauguration sera un repas de baptême. » Je ne pouvais le comprendre, comme vous le pensez. Alors il ajouta : « Eh ! oui, les gamins de l'avenue, émerveillés de voir que Maurebel leur prédit toujours exactement le temps qu'il fera, l'ont baptisé Nostradamus. Il a beaucoup remercié ses parrains, et je crois que le nom lui demeurera. » Il vous est demeuré en effet, et dans la maison même on vous appelle souvent ainsi.

— Et dans l'avenue je n'aurai jamais d'autre nom. Cependant les enfants qui m'interpellent aujourd'hui n'ont pas participé à mon baptême, il me semble. »

Tout en causant ainsi, ils avaient traversé la large allée au bout de laquelle se dresse l'élégant palais des Médicis, et, prenant le jardin en biais, ils gagnèrent une des grilles qui ouvrent sur la rue du Luxembourg, alors appelée rue Bonaparte. Après avoir longé quelque temps la rue de Vaugirard, ils tournèrent l'angle de la vieille rue Cassette. Ils la descendirent jusqu'au numéro 4, passèrent par une très antique porte cochère, sous laquelle se blottissait la loge du concierge, et, traversant une cour pavée, entrèrent dans une maison étroite et haute, dont les deux premiers étages étaient ornés de balcons Louis XV.

Ils montèrent lentement cinq étages d'un escalier de pierre, à rampe de fer ouvragé, qui allait se rétrécissant et se simplifiant dans son mouvement ascensionnel. Arrivé sur le dernier palier, le vieillard poussa un soupir de soulagement et s'appuya contre la muraille grise, pendant que sa compagne introduisait une clef

dans la serrure d'une porte de chêne. Un des battants s'ouvrit, Mme Geneviève saisit son compagnon par un des larges revers de son paletot fourré et le poussa amicalement en avant, puis elle entra derrière lui et ferma la porte. Le vieillard marcha lentement le long d'un corridor, ouvrit la porte du fond, et pénétra dans un grand appartement d'irrégulières proportions, qu'on avait dû approprier à l'usage d'un peintre ou d'un photographe. Il recevait le jour d'en haut par un large châssis circulaire, sur les vitres duquel la poussière tendait un fin rideau gris. Ce jour tamisé éclairait des murs recouverts d'étagères de chêne, dont la plupart étaient chargées de bouquins au dos de cuir terni. D'autres étaient occupées par des instruments étranges, par d'innombrables sphères terrestres et célestes, par des bustes en terre cuite.

L'appartement, qui formait un carré long, s'agrandissait de deux espèces d'encoignures fort singulières. La moins profonde était occupée par un lit à baldaquin jaune et par quelques meubles de chambre à coucher ; l'autre, qui était plus étroite, mais dont l'œil n'atteignait pas le fond, paraissait un simple prolongement de la bibliothèque.

Le vieillard en entrant marcha droit à l'encoignure qui faisait alcôve, plaça à une patère son chapeau de soie et enfonça sur son épaisse chevelure blanche un bonnet garni de fourrure. Il ôta plus péniblement son pardessus, qu'il remplaça par une robe de chambre de drap gris, qu'une ceinture de cuir serra au tour de sa taille. La grenade de cuivre qui reluisait sur la boucle révélait un passé militaire chez le vieil astronome. Ainsi accoutré, il marcha vers la table-bureau, frappa un coup léger sur le dos du beau chat noir qui s'y était installé pour dormir, et se laissa tomber dans le vaste fauteuil à oreillères.

En ce moment la voix discordante de Mme Geneviève s'éleva des profondeurs de l'appartement.

« Bibi est-il chez vous, Monsieur ? cria-t-elle.

— Oui, je crois qu'il commence un somme.

— Et le journal est-il sur votre bureau ? »

Le vieillard chercha des yeux et de la main et répondit :

« Non, Geneviève.

— Voilà bien notre concierge, reprit Mme Geneviève avec volubilité ; n'aurait-elle pas dû nous appeler en passant ?... Ces gens-là ne craignent jamais de vous déranger. Mme Boneau est bien en retard aujourd'hui. Peut-être fait-elle ses courses... et le journal est peut-être dans la boîte... Oui, il y est, et une lettre... à votre adresse. »

Tout en parlant avec ce décousu, Mme Geneviève avait ôté son chapeau, sa rotonde de drap-velours, et était retournée à la porte d'entrée qui possédait une boîte à lettres. De cette boîte elle tira un journal, pas politique, grand Dieu ! M. Nostradamus ne s'occupait plus que des révolutions pacifiques des astres ; mais une revue, d'extérieur modeste, uniquement consacrée aux progrès scientifiques ; puis une lettre, à laquelle la bonne dame fit subir un examen préalable des plus minutieux.

« Oui, c'est bien pour vous... j'ai d'abord cru que c'était d'Armand... mais ceci est mieux écrit, beaucoup mieux, et puis enfin ce n'est pas pour moi... c'est pour vous... »

— C'est peut-être de la petite ?

— Pourquoi serait-ce d'elle ? Nous ne sommes qu'au 10 décembre... Jamais sa lettre du premier de l'an ne nous arrive que le 3 janvier, et puis elle sait à peine écrire, cette petite... non, non, ce n'est pas d'elle. »

Sur cette dernière assertion, Mme Geneviève se décida à venir tout simplement remettre cette missive, si curieusement épluchée, à son adresse, qui était : Monsieur Romain Maurebel, rue Cassette, 4, Paris.

Lui n'eut même pas l'idée de la regarder, il n'ouvrit même pas les yeux, il dit :

« Je suis encore fatigué de ma promenade, Geneviève ; lisez-moi cette lettre, je vous prie. »

Le doigt agile de Mme Geneviève s'insinuait tout doucement sous le papier de l'enveloppe ; au mot : lisez, elle la déchira, et, déployant une feuille satinée pliée en quatre, elle lut d'un trait ce qui suit :

« Bellevallée, ce 8 décembre.

« Mon cher oncle,

« Je viens vous parler d'une affaire de la plus haute importance. Il s'agit de votre arrière-petite-fille, élevée par la sœur de sa mère. Cette dame a eu deux attaques d'apoplexie et le médecin prédit la troisième. Je sais que vous ne faites pas partie du conseil de famille de l'enfant, sa mère ayant refusé de la confier à vos soins ; mais je crois que vous ne voudrez pas laisser Berthe à son subrogé tuteur, qui, à la mort de sa tante, aura certains droits sur elle. Sa maison, vous la connaissez, ne convient pas à l'enfant, et il dit à qui veut l'entendre qu'il ne la mettra pas au couvent. À la nouvelle de la maladie de Mlle de Baingal, j'ai obtenu que Berthe resterait pensionnaire à Clisson ; mais aux premiers jours du printemps je prends un appartement à Nantes, l'aîné de mes fils entrant au collège, et je ne pourrai, à mon grand regret, m'occuper de la chère petite fille plus longtemps. Elle est charmante, et, si j'avais continué d'habiter Bellevallée toute l'année, je vous aurais demandé de me la laisser. Je me serais parfaitement contentée de la petite pension que vous faisiez à sa tante, et qui ne saurait suffire à la placer dans une pension qui lui convienne. Quant à son subrogé tuteur, je vous le répète, il ne faut point y songer, et il montre bien peu de tact en parlant, comme il le fait, de son intention de se charger de la petite Berthe. Il est beaucoup plus naturel que vous la repreniez. J'attends votre réponse, mon cher oncle, et vous prie de recevoir l'expression de mon profond respect.

« HENRIETTE DE HAUTEFEUILLE. »

Mme Geneviève avait lu cette lettre avec une rapidité telle, que le vieillard, qui écoutait attentivement, lui dit :

« Je ne comprends pas du tout pourquoi Mme de Hautefeuille m'écrit ; je sais seulement qu'il s'agit de ma petite-fille...

— Qu'on veut vous jeter sur les bras, ce qui est absolument insensé.



— Et pourquoi ? demanda le vieillard en plaçant sa main en pavillon derrière son oreille ; sa tante maternelle est... »

Mme Geneviève se pencha vers lui.

« À sa troisième attaque d'apoplexie, ce qui équivaut à un décès en règle, cria-t-elle.

— Et Mme de Hautefeuille a...

— Placé l'enfant en pension. Vous savez que je suis peu au courant de tous vos démêlés de famille ? Qui est cette dame ?

— La petite-fille d'un de mes amis et parent éloigné, qui a fini par acheter tous nos biens patrimoniaux, une excellente et charmante femme qui aurait pu devenir ma petite-fille, si mon pauvre Joseph n'avait malheureusement voulu épouser... celle qui m'a fait tant souffrir... enfin, paix aux morts.

— Et aux vivants. Cette dame Hautefeuille est absolument extravagante de venir vous proposer de prendre cette enfant. Il paraît qu'elle ne sait rien, rien de rien de votre vie.

— Comment le saurait-elle ? Au fait, qui va se trouver chargé de la fille de mon petit-fils ?

— Son subrogé tuteur, sans doute... Vous avez l'air de me demander son nom. Est-ce que je le sais ? Je ne sais qu'une chose : c'est qu'à la mort de votre petit-fils on vous a évincé du conseil de famille et que vous n'avez jamais eu aucune influence chez les parents de cette enfant.

— Geneviève, j'ai dû prononcer le nom du subrogé tuteur devant vous.

— N'est-ce pas M. Marcellin de Baingal ?

— Marcellin ?... Ce serait Marcellin, mais c'est un... il serait impossible de la laisser à Marcellin de Baingal.

— Ne vous agitez pas, il y a peut-être plusieurs personnes de ce nom-là.

— Attendez, attendez. »

Le vieillard appuya son index sur son front, et après cinq minutes de réflexion reprit :

« Marcellin de Baingal, ancien capitaine de dragons, cousin germain de ma belle-fille, mis en mon lieu et place. Il ne l'aura pas ; je la prendrai plutôt, Geneviève.

— Et où la mettrons-nous ? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas un recoin de libre et que j'ai mille peines à nouer les deux bouts avec nos tout petits revenus ? Monsieur, n'allez pas vous mettre de folles idées en tête : une enfant, une petite fille, ne peut venir ici sans nous gêner horriblement.

— Cependant, Geneviève, si...

— Il n'y a pas de cependant ; en ceci mon avis est le seul acceptable. Vous qui vivez toujours dans la lune, vous pouvez vous imaginer bien des choses ; mais moi qui tiens la queue de la poêle, je ne me fais pas de chimères.

— Vous avouerez cependant que payer sa pension ou la nourrir ici serait...

— Tout à fait différent. Ne pensez plus à ce sot projet, il n'est pas réalisable, et répondez carrément, en ce sens, à cette dame qui vient vous reparler de cette petite fille comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Voici votre journal. Cette Mme Boneau est toujours en retard : nous déjeunerons Dieu sait quand... Bon ! la voici. »

Mme Geneviève s'élança vers la cuisine, après avoir vu M. Nostradamus briser la bande de son journal et le déplier lentement. Mais à peine eut-elle disparu, que la main tremblante du vieillard tira un papier de dessous l'imprimé, et que, prenant une loupe, il étudia non pas les caractères du journal, mais les caractères menus et mal formés de la lettre qui venait de lui être lue.

Il la relut plusieurs fois pendant cette journée, mais toujours en cachette. Il l'avait placée à l'ombre de la couverture d'un large atlas, et lorsque Mme Geneviève apparaissait, le couvercle de l'atlas retombait sur le fin papier.

Mme Geneviève semblait avoir totalement oublié la lettre et son contenu, et il n'en fut plus question entre eux, même au dîner, qui les réunissait pendant une heure au moins.

Un peu avant sept heures, Mme Geneviève plaça près du feu un guéridon sur lequel un couvert était mis, et, au premier coup de l'horloge, M. Nostradamus, s'arrachant aux délices d'un in-folio, vint prendre place devant la cheminée. Mme Geneviève,

penchée sur le feu, retira vivement d'une bouillotte une longue cuiller où se roulait un œuf, et le plaça dans un coquetier.

C'était le souper classique du sobre vieillard.

« Vous avez l'air tout endormi ce soir, Monsieur, dit tout à coup Mme Geneviève en enlevant le coquetier vide ; vous n'êtes pas souffrant ?

— Du tout, je suis seulement préoccupé.

— De quoi ? Les planètes ne marchent donc plus à votre guise ?

— C'est plutôt une étoile qui me fait penser, Geneviève, une pauvre petite étoile qui se lève là-bas... là-bas, dans les brumes de mon pays. »

Mme Geneviève se tourna brusquement vers lui.

« Une étoile... la brume... votre pays... Je ne comprends pas. Vous avez certainement la tête fatiguée de votre travail de l'Observatoire.

— Nullement, la lettre de ce matin m'occupe seule, Geneviève.

— Comment ! vous y pensez encore ?

— Sans doute ; ne faut-il pas que je prépare ma réponse ?

— Monsieur, votre réponse est fort simple et ne demande pas un grand travail d'éloquence, il me semble. Un « non » tout court est bien vite dit.

— Un non, Geneviève ! »

Mme Geneviève frappa bruyamment les pincettes sur la corbeille de fer et s'écria :

« Un non, certainement. Est-ce qu'il peut vous venir dans l'idée qu'une enfant est possible ici ? Où la logeriez-vous, je vous le répète ? Et d'ailleurs pensez-vous qu'à mon âge je vais accepter de me charger d'une petite fille, ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde ? N'a-t-il pas fallu me séparer de mon beau-fils ! Je tombe vraiment des nues de vous entendre hésiter à prononcer ce non formel ! Puisque votre belle-fille et sa famille vous ont toujours mis à l'écart quand vous étiez jeune, vous n'allez pas, aujourd'hui que vous êtes vieux, accepter les fardeaux dont ils veulent vous accabler. »

## TABLE DES MATIÈRES

|  |     |
|--|-----|
| CHAPITRE PREMIER L'ASTRONOME ET SON SATELLITE.....   | 3   |
| CHAPITRE II LES VOISINES.....  | 15  |
| CHAPITRE III ARMES ET BAGAGES.....   | 23  |
| CHAPITRE IV LES JOUJOUX DE L'OBSERVATOIRE.....   | 29  |
| CHAPITRE V CE QU'AMENA LA NEIGE DU LUXEMBOURG.....   | 34  |
| CHAPITRE VI SUR LES ROUTES.....  | 39  |
| CHAPITRE VII À BELLEVALLÉE.....  | 45  |
| CHAPITRE VIII EN COMPAGNIE DES QUATRE FILS AYMON .....   | 51  |
| CHAPITRE IX RÉVÉLATIONS ET VISITES .....   | 59  |
| CHAPITRE X LE PREMIER VOYAGE DE BERTHE .....   | 69  |
| CHAPITRE XI COMMENT LA PAUVRE PETITE BERTHE S'AMÉNAGE<br>DANS L'APPARTEMENT ÉTRANGE DE M. NOSTRADAMUS..... | 74  |
| CHAPITRE XII ANDRÉ ET ÉLISABETH À LA RECHERCHE DE BERTHE ...   | 86  |
| CHAPITRE XIII BERTHE CONQUIERT SA NICHE.....   | 98  |
| CHAPITRE XIV NOUVELLE VICTOIRE.....  | 108 |
| CHAPITRE XV LA PARTIE DE VERSAILLES.....   | 114 |
| CHAPITRE XVI M. NOSTRADAMUS S'EXÉCUTE.....   | 122 |
| CHAPITRE XVII L'AMATEUR DE DOMINOS.....  | 127 |
| CHAPITRE XVIII OÙ LES MYSTÉRIEUX HABITANTS DU CINQUIÈME<br>FONT LEUR APPARITION .....                      | 133 |
| CHAPITRE XIX TOUJOURS LES RATS.....  | 138 |
| CHAPITRE XX OUI OU NON.....  | 143 |
| CHAPITRE XXI UN GRAND ÉVÉNEMENT .....  | 149 |
| CHAPITRE XXII LES BELLES PÉRUVIENNES.....  | 152 |
| CHAPITRE XXIII LOURDE CHUTE.....   | 158 |
| CHAPITRE XXIV UNE COMMISSION ÉNIGMATIQUE.....  | 168 |
| CHAPITRE XXV L'IMPRÉVU.....  | 173 |

|  |     |
|--|-----|
| CHAPITRE XXVI PARTIRA-T-ELLE ?.....              | 177 |
| CHAPITRE XXVII À L'HOTEL FRASCATI.....           | 181 |
| CHAPITRE XXVIII À BORD DU NOUVEAU-MONDE.....     | 186 |
| CHAPITRE XXIX L'EMBELLIE.....                    | 196 |
| CHAPITRE XXX À PROPOS DE LA TOILETTE BRONZE..... | 199 |
| CHAPITRE XXXI LES POINTS NOIRS.....              | 203 |
| CHAPITRE XXXII ENCORE DE L'IMPRÉVU.....          | 207 |
| CHAPITRE XXXIII PENDANT LE SIÈGE.....            | 214 |
| CHAPITRE XXXIV UN REVENANT.....                  | 219 |
| CHAPITRE XXXV UN TÉLÉGRAMME.....                 | 227 |
| CHAPITRE XXXVI OÙ TOUT LE MONDE REPARAÎT.....    | 232 |